

QUAND LES LAISSÉS- POUR-COMPTE DEVIENNENT DES DISEURS DE CONTES...

« Ce sont des avertissements aux grands que lance le conte populaire, en même temps qu'il incite les petits à prendre conscience de leur force. »

S'appuyant sur sa propre expérience menée depuis seize ans avec ATD Quart Monde auprès de personnes en précarité, Gigi Bigot nous montre en quoi le conte offre une place à ceux qui n'ont pas la parole pour dire leur refus de la misère.

GIGI BIGOT



© Ph. Remond 2016

C

a se passe en Bretagne. Un SDF est planté devant le camion de crêpes et galettes. Il regarde le prix de la galette saucisse, la star des marchés rennais. Trop cher ! Alors, il sort du pain de son sac à dos et le passe au-dessus de la fumée des saucisses. Quand le vendeur le voit enfourner son pain graissé des deux côtés et, scandale, en jeter un morceau à son chien, il lui réclame des sous. Le ton monte. Les badauds s'attroupent. Une cliente arrimée à son caddie à roulettes

demande son prix au marchand. « 1 euro ! Il me doit 1 euro ! » Elle demande une pièce au routard. Il lui en reste une au fond de sa poche, la dernière. Elle la prend, la passe sous le nez du vendeur, la redonne à son propriétaire en disant au plaignant : « Lui, il a senti l'odeur de vos saucisses, vous, vous avez senti l'odeur de son argent ! Vous êtes quittes... » Cette histoire n'est pas bretonne, elle vient du Maghreb. Il y est question de souk, de dinar et de brochette. Elle est devenue bretonne dans la bouche de Guy, une personne en grande pauvreté, lors d'un spectacle de contes créé pour dire le refus de la misère. Ce conte traditionnel fait partie d'un registre qu'on pourrait appeler « ma-

lice du pauvre ». Venues de la nuit des temps, transportées d'un pays à l'autre par la tradition orale, ces histoires ressemblent à des blagues. Revanche des petits sur les puissants. En quelque sorte, la marque de fabrique du conte populaire. Exotique ou à la sauce bretonne, succès garanti ! Mais quand c'est une personne elle-même en grande pauvreté qui s'empare de ces contes pour dire le refus de la misère et se paie le luxe de faire éclater de rire le public, il se passe quelque chose de... renversant.

« DE LEUR MISÈRE, ILS FONT DES HISTOIRES² »

Revenons à la demande que m'avait faite l'équipe ATD Quart Monde de Rennes pour commémorer, le 17 octobre 2000, la Journée mondiale du refus de la misère. Ses membres m'avaient contactée en tant que conteuse pour les aider à trouver une autre forme d'expression que le témoignage. L'aboutissement de ce partenariat était un spectacle que nous avions intitulé *Un rêve pour le monde*. Le soir du 17 octobre, la salle du théâtre était pleine à craquer : 200 personnes. Dans le public, toutes les couches de la société. Sur scène, douze conteurs (huit militants, deux alliées, une volontaire et moi-même). Certains contaient devant le professeur de leur enfant, devant l'assistante sociale, l'éducatrice... Drôles, poé-

tiques ou émouvantes, les histoires choisies par les conteurs leur correspondaient sans qu'ils aient à dévoiler leur intimité. « Raconter sa vie direct, ça fatigue, dit Cécile, une militante. Quand on met en conte, ça adoucit la plaie. » Ce qu'ils avaient apporté aux ateliers de leur vécu, de leur personnalité, avait permis de choisir tel ou tel conte, ou d'écrire du sur-mesure, sans qu'ils soient en situation de

se raconter. Attention, ce n'était pas une soirée récréative ! Il ne s'agissait pas de noyer le poisson mais bien de dénoncer la misère. C'était écrit noir sur blanc dans le livret distribué au public : « *Un rêve pour le monde* est plus qu'un spectacle, plus que l'aboutissement d'un travail personnel et de groupe, il est une invitation à agir pour un monde de justice et de paix pour tous. »

DU TÉMOIGNAGE AU CONTE, DU CONTE AU... TÉMOIGNAGE

C'était un défi spectaculaire. Il avait fallu dépasser la peur, répéter, connaître son conte, combattre le trac. Les dix mois de travail aboutissaient à deux heures de mise en lumière. Les applaudissements, l'incrédulité d'avoir réussi, la joie et le partage du succès étaient des résultats tangibles. « Ce n'est pas parce qu'on n'a rien qu'on n'est pas capable de faire quelque chose de bien³ ! »

« *Passant par l'imaginaire, les personnes en grande pauvreté cassent les codes, touchent les spectateurs à un autre niveau que le mental ou l'intellect. On se parle d'inconscient à inconscient.* »

L'enjeu était de monter sur scène avec une autre parole que celle du témoignage. Au-delà de la satisfaction ressentie à juste titre par les conteurs, essayons d'en analyser les effets. Sortant du témoignage et passant par l'imaginaire, les personnes en grande pauvreté cassent les codes – pauvre/non-pauvre –, instituant une autre classification – conteur/auditeur.

Passant par l'imaginaire, ils emmènent le public dans un espace qui n'appartient à personne, donc à tout le monde. Chacun y a sa place. Le conteur le décrit, le spectateur s'y installe. Écouter et se laisser embarquer. On voyage ensemble.

Passant par l'imaginaire, ils touchent les spectateurs à un autre niveau que le mental ou l'intellect. On se parle d'inconscient à inconscient. Conteur ou spectateur, chacun peut endosser tous les personnages, arpenter tous les espaces, car ils n'existent pas dans le réel. En revanche, ils se construisent simultanément dans les imaginaires respectifs.

Passant par l'imaginaire, les conteurs d'*Un rêve pour le monde* élargissent le prétexte de l'événement présent. Le refus de la misère n'est pas nié mais il aborde d'autres réflexions sur la vie. Sortant du témoignage réaliste, les personnes en grande pauvreté, devenues conteurs, bouleversent les positions et jouent un rôle de rassemblement. « Ceux dont la voix, l'expérience de vie suscitent indifférence ou mépris se sont transformés en acteurs, avec une richesse à offrir, une culture à partager⁴. »

« Merci de nous avoir permis de dire la misère avec humour », m'écriront-ils ensuite.

Quand Guy embarque la salle dans le rire avec

ses contes de « malice du pauvre », personne n'est dupe. Que ce soit un pauvre qui raconte ces histoires transforme les éclats de rire du public en bulles d'émotion. Quant au conteur, passant du témoignage habituel à une histoire fictive, il vit une mise à distance de sa situation tout en la révélant avec panache et dignité. Les laissés-pour-compte deviennent des diseurs de contes. N'est-ce pas une autre façon de témoigner ?

LE QUARTIER DE LA LUNE : ARRÊT SUR IMAGE

Douze ans après cette expérience, mon désir d'approfondir la question du pouvoir de la parole symbolique à côté de l'informatif, du rationnel, de l'analytique m'amène à rédiger une recherche de master 2⁵. Tout en créant parallèlement notre deuxième atelier contes, *Le Quartier de la lune*, toujours d'actualité.

Sur une douzaine de participants, le noyau dur est composé de quatre militantes (deux ayant participé à *Un rêve pour le monde*, deux alliées) et de moi-même. L'objectif est sensiblement différent du premier. Ce sont le même cadre (ATD Quart Monde), le même public (personnes pauvres et non pauvres engagées dans le combat contre l'injustice sociale) et la même matière (le conte). En revanche, il ne s'agit plus de préparer un spectacle, événement fort mais ponctuel, et nous ne nous appuyons plus sur des contes de la tradition orale. Nous inventons nos propres contes. « À quoi ça sert qu'on soit là si les contes sont déjà faits ? » dit Marie-Françoise, militante. Notre atelier épouse mon questionnement, lequel devient une

démarche collective. Des personnes en précarité perdent-elles leur temps quand elles inventent des histoires « merveilleuses » ? On est dans le tâtonnement expérimental cher à Célestin Freinet avec l'impondérable de la pédagogie institutionnelle : ne parler que de ce qu'on a fait ! Nous cherchons ensemble, pauvres et non-pauvres, fidèles à Joseph Wresinski, le fondateur d'ATD, pour qui la théorie naît toujours de la pratique.

LE CONTE ? UN MENSonge POUR MIEUX DIRE LA VÉRITÉ

Notre objectif est toujours de sortir du témoignage. « Le témoignage, c'est trop violent. Ça peut culpabiliser les riches. Tandis que le conte, ça peut se donner sans culpabilité, ça peut faire changer » (Marie-Françoise). Jusqu'à présent, nous avons lu nos contes. Le temps de préparation est moins long. Le papier entre les mains est rassurant. Il n'empêche que la prestation devant des spectateurs est indispensable et fort appréciée par les conteurs : « En public, quand des gens applaudissent parce qu'ils sont heureux, j'avais envie de danser » (Yves, militant). Les participants en retirent de la fierté : « Être applaudi, ça fait du bien » (Cécile). « Ma fierté, c'est d'avoir réussi à parler devant tout le monde » (Maryvonne, militante).

Les conteurs perçoivent que l'usage de la métaphore induit une autre écoute chez les auditeurs. Quand on glisse notre conte entre un débat et un discours officiel, les trois étant liés au même thème, on sollicite l'hémisphère droit du cerveau, celui où se niche l'émotion, le sensible. Il a sa

place aux côtés de la parole analytique parce qu'il parle autrement. « Je pense de plus en plus que quand les humains passent par la métaphore, le merveilleux et la fiction, ils cherchent à exprimer dans un monde figuré une dynamique de rapports entre des objets, des personnes, ou des concepts, qui est pertinente pour comprendre et agir dans le monde réel. Une théorie sur le monde autrement dit⁶. »

La confrontation avec le public est un moment attendu et fébrile. Notre nouvelle histoire va-t-elle avoir du succès ? Ces considérations légitimes portent sur la partie visible de l'iceberg. Cependant, l'enjeu de notre atelier se situe ailleurs. La partie souterraine, ces longues heures collectives de remue-méninges pour bâtir un scénario, en représente la première richesse.

Dans les entretiens que j'ai réalisés auprès d'eux pour ma recherche, tous revendiquent la *convivialité*. Pour des personnes dont les conditions de vie sont difficiles, partager un repas dans un lieu agréable avant de s'atteler à la tâche est indispensable. On s'y nourrit aussi de paroles, de rires, de chaleur.

Cette convivialité est renforcée par la créativité. Cette activité est à rapprocher des jeux de l'enfance. « Tu serais la maîtresse », « on irait dans une fusée », suppose d'imaginer des mondes et de transformer l'environnement. C'est très jubilatoire d'inventer une histoire. Ainsi, pour inciter quelqu'un à s'inscrire à l'atelier, Marie-Françoise lui dirait : « Viens, on va se marrer. » Ce qu'elle module aussitôt en ajoutant : « Non, c'est du sérieux et c'est de l'humour. On fait passer des choses, par exemple sur les injustices. »

Tous ont conscience d'inventer à partir de leur vécu. « Dans le conte, on est entre ce qu'on vit et ce qu'on invente. Ce que j'ai vécu, c'est ça qui m'aide à inventer le conte » (Cécile). On ne choisit pas un personnage par hasard. Une autre militante, Maryvonne, ayant évoqué un adolescent roumain qu'elle croise réellement quand elle fait ses courses et qui deviendra un personnage dans *Le Rêve de la brodeuse*, dit fort justement : « Je ne l'ai pas inventé, je l'ai adopté, plutôt. » Mais, dans *Pôle Emploi pète les plombs*, quand Cécile invente une « mamma » avec deux petits dans ses jupes, et le troisième dans son ventre

« qu'elle caressait de ses deux mains », elle réhabilite son image de mère dont les trois enfants ont été autrefois placés. On ne ment pas. Le passé est passé mais, à travers la création, on peut se consoler, on répare, on se répare. Ainsi faisait Andersen, selon Gianni Rodari : il « revivait dans sa mémoire ces contes qui n'étaient pour lui qu'une façon de retrouver son enfance malheureuse pour la racheter⁷ ».

Cependant, même s'il en produit des effets, *Le Quartier de la lune* n'est pas un atelier thérapeutique au sens classique du terme. Nous pouvons parler de catharsis, mais l'objectif est celui du mouvement ATD Quart Monde. Il s'agit de combattre la misère. « On a de la fierté si on peut faire réfléchir les gens. C'est le but. Faire changer même un tout petit peu » (Marie-Françoise).

« IL NE FAUT PAS VOIR POUR CROIRE, IL FAUT CROIRE POUR VOIR⁸ »

Notre atelier existe au milieu d'autres instances de réflexion et d'échanges du mouvement ATD Quart Monde. L'essentiel est que chaque participant ait son mot à dire : « Vous m'avez

demandé mon avis, c'est comme si on m'avait donné le ciel ! » s'exclame une militante. Les sujets, proposés à l'échelon local ou national, sont abordés dans les équipes sous forme de commissions en petits groupes de quartier ou en grande assemblée comme l'université populaire, *a priori* plus sérieuse. *A priori*

seulement, car dans notre atelier aussi nous réfléchissons. La base de notre réflexion est la même qu'ailleurs, sauf que le fruit de nos débats ne sera pas un compte-rendu ou un bilan mais un conte. « Ce qui se dit est plus dans le ressenti que dans la pensée. Et pourtant, comme dit Paul Ricœur, le symbole donne à penser » (Marie, alliée).

À ce jour, nous avons écrit cinq contes, tous liés à un thème ou une actualité du mouvement. Nous nous sommes fixé deux contraintes :

1. Obligation de passer par le magique, l'irrationnel. Ce qui n'empêche pas Yves, un militant, d'affirmer qu'« avec le conte, on soulève nos problèmes. On amène du concret ».
2. Trouver de la force en créant, et par conséquent en donner à ceux qui nous écoutent. *Exit* le misérabilisme !

*On ne ment pas.
Le passé est passé
mais, à travers
la création, on
peut se consoler,
on répare, on se
répare.*

Nous traduisons littéralement nos cogitations en langage symbolique. Ainsi, pour élaborer notre troisième création, *Visite au musée*, nous sommes partis d'un fait divers relayé par les médias. Un couple en grande pauvreté, accompagné de son enfant, s'est fait exclure du musée d'Orsay pour « cause d'odeur incommode ». Ce faisant, nous accompagnons à notre mesure le projet de loi contre la discrimination sociale déposé par ATD Quart Monde. Nous partons du réel, le fait divers, mais, pour dire notre désaccord avec l'expulsion, nous changeons le scénario en imaginant un autre dénouement : les miséreux de

tous les temps représentés sur les tableaux de l'exposition quittent leur cadre et, accompagnés de Victor Hugo et Joseph Wresinski, rejoignent dans la rue la famille que le gardien du musée a mise dehors. Le magique nous permet de concrétiser notre désir, de le visualiser. En le mettant en images, on le formalise. « Oui, la réalisation

de contes leur donne confiance en eux, les militants deviennent plus sûrs d'eux, plus "militants" » (Albert, allié). Ça ne s'est pas passé comme cela dans la réalité mais, par l'imaginaire, nous exprimons notre envie d'en découdre !

« L'artiste est là pour ensoleiller la vie, pour la montrer sous un jour qui donne du courage », dit Jacques Higelin. C'est le but que nous nous donnons à l'atelier contes. Trouver de la force et en donner. « Ce qu'on fait, c'est

différent des autres contes. Il y a plus de vérité, plus de choses sur la vie, qui donnent espoir aux gens » (Marie-Françoise).

« COMMENT UN HOMME PEUT-IL MALGRÉ LA VIE DEVENIR POÈTE ? »

C'est la question posée par Gaston Bachelard. Il faut reconnaître que si ce dernier est intarissable sur les bienfaits de la « rêverie », il se réfère rarement au conte populaire, lequel répond pourtant au même processus : se laisser emporter par des images

poétiques voire invraisemblables. Il n'aborde nulle part la situation des personnes en précarité. Tout juste évoque-t-il la « modestie du refuge », nécessaire selon lui à la rêverie. Bachelard, disparu en 1962, n'a pas connu le Renouveau du conte initié dans les années 1980. Il n'a pas connu non plus la société de consommation. Pourtant, cette question du recours au poétique

se pose avec encore plus d'acuité quand il s'agit de personnes en grande pauvreté. Et si, « malgré la vie », celles-ci puisent de la force dans le poétique, quel luxe est-il censé apporter ? Les deux aventures relatées ici y répondent partiellement et apportent du grain à moudre à toutes les expériences menées dans des contextes extrêmes et particuliers. « À Auschwitz, le surhomme était un poète¹⁰ », nous rappelle Boris Cyrulnik. Il fait aussi le constat que les résilients ont

souvent trouvé du réconfort dans « le pouvoir réchauffant de la rêverie¹¹ ».

On peut observer les bénéfices d'*Un rêve pour le monde* et du *Quartier de la lune* à la lumière des travaux sur la résilience. Depuis quelques années, le célèbre neuropsychiatre oriente ses recherches en convoquant l'artistique. Les personnes de notre atelier contes montrent qu'en inventant une histoire, elles réhabilitent un passé douloureux et restaurent une dignité mise à mal. En donnant la parole à un personnage fictif, elles parlent d'elles sans dire « je ». En partant de leur vécu sans témoigner directement, elles remanient la représentation du traumatisme. La résilience par l'artistique en fait de surcroît une œuvre partageable. Marie-Françoise, citée précédemment, a d'ailleurs modelé une sculpture qu'elle a nommée *La Consolante*.

Nous avons constaté qu'un scénario « arrangé » permet de se positionner autant qu'un slogan politique. « Un autre monde est possible¹² » pourrait être la définition de notre objectif. Le poétique n'est pas seulement évasion du réel : il offre à celui qui parle une place pour être au monde. Cette place est à prendre à côté des autres formes d'engagement, qu'elles se fassent par le biais d'un tract, d'un reportage, d'un article politique ou d'un documentaire. Le poétique fait figure de positionnement.

Celui de notre atelier se fait sous la forme d'un conte, lequel n'est qu'un sous-ensemble de la parole symbolique. Nos sociétés occidentales n'en font pas grand cas, privilégiant le rationnel et l'informatif. Roland Gori nous alerte sur la dérive langagière de

nos sociétés libérales : chiffres, statistiques, scoops, voyeurisme... « Le cours de la parole a chuté¹³ », écrit-il, s'inquiétant aussi de la disparition de sa « dimension fabulatrice ». Le conte, comme le rêve, suscite l'émergence de l'inconscient, sans l'expression duquel nous sommes atrophiés. Le conte, véhicule de cette parole depuis la nuit des temps, a du mal à trouver sa place au milieu des pratiques culturelles. Il souffre de nombreux clichés : passéiste, naïf, destiné aux enfants... Nos sociétés matérialistes et consuméristes ne font pas grand cas non plus des personnes en grande pauvreté. Conte et pauvreté souffrent l'un et l'autre d'un déficit de reconnaissance.

Le conte, parent pauvre de la culture, est cantonné auprès des populations « pauvres » de la société – « pauvres » au sens de « déficitaires » : ZEP, prisons, EHPAD, hôpitaux... Pour autant, il n'est pas l'apanage des populations déficientes. Le « manger pour cœur¹⁴ » est nourrissant pour tout le monde. Alors, pourquoi cette association ? Quel sens lui donner ?

Peut-être que le conte populaire et le mouvement ATD Quart Monde nous invitent à regarder le monde au prisme de la faiblesse. Tous deux se laissent enseigner par le plus démuné : le conte par son héros, celui qui a le moins, et ATD par le militant. Regarder le monde au prisme de la faiblesse implique d'éprouver notre humanité par la vulnérabilité plus que par la puissance. Tenir compte de l'inconscient suppose de ne pas tout maîtriser et d'accepter notre part d'ombre et de mystère. Cela change tout. Regarder le monde au prisme de la faiblesse signifierait tenir compte des

plus faibles de notre société. On n'attend rien d'eux puisqu'on ne les entend pas. Donner une place à chacun ne serait-il pas le premier devoir d'une démocratie ? Faire ensemble est la meilleure façon de supprimer les clichés. *Le Quartier de la lune* en est la preuve joyeuse et vivante.

Enfin, pauvres et non-pauvres, remettre à l'honneur le langage symbolique inhérent à tous les temps et toutes les cultures, sans lequel « l'humain est en danger de mort¹⁵ ». Cette langue n'est-elle pas notre véritable espéranto ?

NECTART

1. Luda Schnitzer, *Ce que disent les contes*, Paris, Sorbier, 1995, p. 161.
2. Titre d'un article paru dans le journal *Ouest-France* annonçant le spectacle *Un rêve pour le monde*, 15 octobre 2000.
3. Propos de Marlène, militante conteuse d'*Un rêve pour le monde*, interviewée par un journaliste de France 3.
4. Extrait du livret offert aux spectateurs pour expliquer la démarche d'*Un rêve pour le monde*.
5. Gigi Bigot, *Du témoignage au conte. La force émancipatrice de la parole symbolique. Parcours de conteuse. Pratiques de terrain en milieu populaire pauvre*, mémoire de master 2 en sciences de l'éducation, Paris VIII, septembre 2014.
6. Propos de Vivian Labrie, ethnographe psychosociale québécoise, dans « Nommer/classer les contes populaires », Journées internationales d'étude de Toulouse, novembre 2013.
7. Gianni Rodari, *Grammaire de l'imagination*, Voisins-le-Bretonneux, Rue du Monde, 1997, p. 67.
8. Géraldine Chaplin à propos du film *L'Orphelinat* de Juan Antonio Bayona (2007).
9. Gaston Bachelard, *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960, p. 9.
10. Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 39.
11. *Ibid.*, p. 199.
12. Slogan d'Attac – Association pour la taxation des transactions financières et pour l'action citoyenne.
13. Roland Gori, *La Dignité de penser*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2011, p. 107.
14. Expression réunionnaise pour désigner le conte.
15. Nicolas Roméas, *Un rêve d'Afrique*, Paris, Cassandre/Hors-champ, 2009, p. 15.

POUR ALLER PLUS LOIN

Boris Cyrulnik, *Mourir de dire. La honte*, Paris, Odile Jacob, 2010.

Matilda Koen-Sarano, « Fonction et transmission du conte populaire judéo-espagnol : passé, présent et futur », in Bianca Lechevalier,

Gérard Poulouin et Hélène Sybertz (dir.), *Les Contes et la psychanalyse*, Paris, In Press, 2008 2^e édition, p.187-199.

Bruno Tardieu, *Quand un peuple parle. ATD Quart Monde : un combat radical contre la misère*, Paris, La Découverte, 2015.

Nicole Belmont, *La poétique du conte*, Editions Gallimard, 1999.

Commentez cet article sur nectart-revue.fr/3-bigot

RÉVOL UTION TECH NOLO GIQUE